

L'effacement des frontières de l'intériorité

L'empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine, de Céline Lafontaine, Seuil, 236 p.

Raymond Beaudry

Numéro 205, novembre–décembre 2005

La disparition

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18202ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudry, R. (2005). L'effacement des frontières de l'intériorité / *L'empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine*, de Céline Lafontaine, Seuil, 236 p. *Spirale*, (205), 42–43.

L'EFFACEMENT DES FRONTIÈRES DE L'INTÉRIORITÉ

L'EMPIRE CYBERNÉTIQUE. DES MACHINES À PENSER
À LA PENSÉE MACHINE de Céline Lafontaine
Seuil, 236 p.

CÉLINE Lafontaine poursuit la réflexion de Philippe Breton sur *L'utopie de la communication* (1992), une utopie qui véhicule l'idée d'un individu privé d'intériorité, qui agit, réagit et s'oriente en fonction de son environnement immédiat dans une pure transparence. Lafontaine ouvre et conclut son ouvrage fort courageux sur ce qu'il advient de l'humanité en faisant référence à Michel Freitag; elle insiste d'une part sur la constitution d'une logique de régulation sociétale en fonction de laquelle on assiste à l'effondrement des repères normatifs au profit d'une rationalité technoscientifique, pragmatique, opérationnelle, et d'autre part, sur la question ontologique relative au fait que, dans une société devenue système, les individus ne sont plus des êtres réels, en chair et en os, mais virtuels, abstraits, mobilisés pour les fins des rouages de l'opérationnalisation dans lesquels la réflexion, l'action et le jugement se trouvent réifiés. Cette logique conduit au totalitarisme et puise ses références au sein même de la cybernétique qui s'insinue au cœur des sciences humaines en modifiant radicalement nos représentations du sujet. Les conséquences théoriques d'une telle logique n'ont pas qu'une simple valeur descriptive et explicative; elles ont, comme le soutient Freitag dans *L'antilibéralisme au Québec au xx^e siècle* (2003), « une portée idéologique directement opérationnelle tant sur le plan pédagogique que sur le plan institutionnel puisqu'elles abolissent, pour l'une toute la réflexivité synthétique du sujet [...], et pour l'autre toutes les références normatives et identitaires collectives qui supportaient l'idéalité des institutions sociales ». C'est, me semble-t-il, cette transformation sociétale que Lafontaine tente d'exprimer par une démonstration qui repose principalement sur l'emprise du paradigme cybernétique chez les penseurs influents afin « de faire ressortir les tendances anti-humanistes décelables, voire même affirmées, chez bon nombre de penseurs contemporains ». La notion paradigmatique renvoie en l'occurrence « à une représentation globale du monde, un modèle d'interprétation à partir duquel on pense et on se pense nous-mêmes comme agissant dans le monde ». Une vision du monde qui rejette l'autonomie subjective propre à la modernité se réclamant d'un humanisme qui « est celui d'un sujet historiquement construit, fragile et sensible, dont l'ultime valeur réside dans sa capacité réflexive d'agir politiquement sur le monde ». Mon propos vise essentiellement à recréer le parcours offert par l'auteure qui témoigne de l'effacement de l'intériorité. Ce parcours procède par des rapproche-

ments constituant précisément l'intérêt d'un travail qui, quoiqu'il puisse prêter le flanc à bien des critiques qui pourraient y voir une réduction de la richesse et de la complexité des courants de pensée qui se sont développés depuis le milieu du xx^e siècle, permet de porter un regard éclairant sur des réseaux d'influence, de restituer une signification historique au débat actuel sur le devenir de l'humanité.

Les mutations du sujet au sein du paradigme cybernétique

Si dans son Amérique natale, Norbert Wiener, le père de la cybernétique, était sensible à la démocratie et à l'éthique, il ne se souciait guère de la notion d'intériorité subjective. Il reconnaissait une certaine individualité à la machine en lui octroyant une capacité de modifier « sa personnalité au gré des expériences du jeu » tout en laissant entendre qu'elle éprouvait peut-être de la douleur (et c'est bien ce que pense aujourd'hui le joueur compulsif devant la machine à sous...) C'est par la grande porte des Conférences de Macy, en 1946, que la cybernétique fait son entrée dans le monde moderne. Ces rencontres se font sous le titre *Feedback Mechanisms and Circular causal in Biological and Social Systems* qui révèle les fondements mêmes de la cybernétique caractérisés par le processus de boucles rétroactives. Le projet est repris aux Congrès internationaux de Namur, créés en 1956, qui se poursuivent aujourd'hui. La pensée cybernétique investit alors tous les domaines de la connaissance dans l'intention de fonder une nouvelle science, un nouvel humanisme, une nouvelle conception de l'universalisme qui transcendent tous les clivages idéologiques, comme en témoignent les conférences de Norbert Wiener en URSS en pleine guerre froide. L'intention des scientifiques est de trouver une façon de « purifier la science du péché nucléaire », mais aussi de purifier l'Amérique de toute réforme sociale et politique.

C'est par le projet cybernétique et la création d'une machine intelligente ainsi que par le développement de la biologie moléculaire que les scientifiques chercheront la solution à un nouvel humanisme. Mais la voie qui est tracée nous amène collectivement à une conception radicalement différente du monde. Comme l'affirme Lafontaine, « la raison constitue [...] le lieu même où l'individu moderne s'est institué. Fondement de la liberté politique

et de l'autonomie subjective, c'est au tréfonds du sujet, dans le puits sombre et imperméable de son intériorité, qu'on l'a traditionnellement situé. La transposition de la raison à l'intérieur d'une machine illustre, par contraste, l'ampleur du renversement opéré par la cybernétique. La dévalorisation de l'être humain consécutive à la Seconde Guerre mondiale conduit donc, par un curieux détour, à une survalorisation de la raison tout en la dissociant de la subjectivité humaine ». La régulation de la société est désormais devenue une lutte pour le maintien du système-machine abolissant le lien entre la mémoire et la subjectivité : « Seule compte la lutte contre l'entropie [...] compris comme principe universel indépendant de toute réalité terrestre et humaine ».

Les Conférences Macy attirent un nombre plus important de psychologues et de psychiatres que les autres disciplines en sciences humaines. Ceux-ci trouvent leur compte dans cette période historique qui rejette les approches marxistes pour favoriser une transformation de la société qui repose d'abord sur des changements individuels par des traitements chimiques. L'anthropologue Gregory Bateson, membre influent du groupe de Macy, est l'un des premiers théoriciens à formuler une théorie globale de l'individu et de la société en s'appuyant sur l'approche cybernétique que l'on appelle la « science de l'esprit ». Lafontaine affirme que le travail de Bateson « a donné lieu à une approche purement pragmatique des problèmes de santé mentale » évacuant toute approche sociale et politique. Son concept de la double contrainte (*double bind*), soutient-elle, réduit le sujet à des codes et des messages, alors que la société serait un système où l'autonomie subjective du sujet disparaît au profit de processus informationnels qui émanent d'un esprit agissant comme facteurs auto-correctifs et prenant en charge la transformation du sujet entièrement déterminé, modélé et modifié à volonté par les codes qui le traversent.

Du structuralisme au systémisme

L'expansion du paradigme cybernétique va traverser l'Atlantique pour se loger au sein même du structuralisme. À la suite d'un séjour aux États-Unis et d'une rencontre déterminante avec Roman Jakobson, l'anthropologue Claude Lévi-Strauss ramène dans ses bagages le modèle cybernétique et une théorie générale de la communication.

L'intention de Lévi-Strauss, si l'on suit Lafontaine, aurait été de fonder une véritable science des communications sur le mode opératoire en évacuant tous les affects et la dimension subjective de la parole tout en la réduisant à une structure purement objective dont la fonction serait de reproduire l'ensemble des structures sociales. Dans une autre rencontre mémorable, Jacques Lacan tendra la main à Roman Jakobson en présence de Lévi-Strauss. Lacan entreprend alors de poursuivre l'approche du symbolique chez Lévi-Strauss et d'accomplir son vœu de faire « du psychanalyste le "mathématicien-linguiste" ». Dans l'ordre symbolique, le sujet lacanien est celui qui ne peut échapper à une socialisation qui s'impose entièrement de l'extérieur. Le désir humain n'est aucunement séparé de la réalité sociale mais toujours intégré dans un univers symbolique déterminé par l'Autre, vidant ainsi le sujet de sa substance, de son intériorité, de son autonomie individuelle. « *Dé-biologisé, le sujet lacanien ne possède "aucune intériorité" au sens où la tradition humaniste l'entend.* » Le philosophe Michel Foucault en accordant une importance démesurée à la puissance du système aurait en ce sens lui aussi été séduit par la logique cybernétique.

Contrairement au structuralisme qui cherche à dissoudre le sujet dans les déterminismes du langage, le systémisme vise plutôt l'auto-organisation des systèmes. Un changement majeur s'opère également par rapport aux disciplines qui sont convoquées. La linguistique, l'anthropologie et la psychanalyse cèdent leur place à la biologie, aux sciences de la communication et aux sciences cognitives. Revient alors au biologiste Ludwig von Bertalanffy et au physicien Heinz von Foerster de construire des systèmes d'autorégulation où le maître mot est la complexité, c'est-à-dire cette capacité du système à pouvoir transformer le désordre en ordre, le bruit en information. Lafontaine démontre alors comment l'idée de la complexité sera reprise par Edgar Morin alors que le biologiste Henri Atlan fera de la mémoire un simple processus de stockage et de traitement informationnel tout comme l'ordinateur, mais dont le lieu se situe dans nos cellules. En sociologie, Talcott Parsons propose une théorie générale de l'action basée sur la notion de système faisant du sujet une personnalité fortement socialisée, la vidant de ses instincts au point où Henri Lefebvre qualifierait le sujet parsonnien de « *cyberanthrope* ». À la suite de Parsons, c'est au tour du sociologue allemand Niklas Luhmann de formuler une théorie des systèmes autoréférentiels et des systèmes autopoïétiques (une autoréférence qui s'étend à toutes les composantes du système de manière récursive) qui serait une description concrète des sociétés contemporaines, et qui trouve ses défenseurs au sein du mouvement néolibéraliste dont l'une des figures de proue est le prix Nobel Friedrich von Hayek.

Les penseurs cybernétiques du nouvel humanisme

Lafontaine poursuit son itinéraire paradigmatique en convoquant quelques figures qui adhèrent à la

déconstruction du sujet, du discours et du monde dans ce qui les relie à leur dimension substantielle pour les confondre avec la réalité virtuelle. Jacques Derrida suit le modèle élaboré par Wiener en le dépouillant de ces concepts métaphysiques dont il lui reproche de ne pas être allé jusqu'au bout « *de l'effacement des frontières entre le vivant et le non-vivant* ». Chez Gilles Deleuze et Félix Guattari, leur rattachement à la cybernétique passe par Bateson à qui ils empruntent dans *Mille plateaux* le concept de plateau qui désigne « *une région continue d'intensités vibrant sur elle-même* ». Dans *L'Anti-Œdipe*, l'individu et la nature disparaissent dans un processus où la multiplicité prend la forme d'une structure rhizomique, fluide, décentrée, non hiérarchique, chaotique, immatérielle. Quant à Jean-François Lyotard, il s'inscrit dans la mouvance du paradigme cybernétique en faisant écho, dans *La condition postmoderne*, aux travaux de René Thom (la théorie de la catastrophe), aux théoriciens de Palo Alto (la paradoxologie ou la double contrainte), à Paul Watzlawick (l'épuisement des catégories d'objectivité et d'universalité), à Gianni Vattimo (le contexte comme réalité) et à Richard Rorty (le relativisme radical). Avec *L'inhumain*, il se retranche tout en dénonçant l'inhumanité de la technoscience dans « *une morale de l'inéluctable où l'inhumain est roi* ». Et, comme le souligne encore Lafontaine, « *de l'inhumain au posthumain il n'y a qu'un pas, et c'est bien celui-ci que semble franchir les tenants contemporains du cybernétique* ». Dans cette perspective, l'ouvrage de Peter Sloterdijk (*Règles pour le parc humain*) ne comporterait pas les traces d'une réminiscence de l'eugénisme nazi, contrairement à ce qu'on a pu avancer dans certains débats en France et en Allemagne, mais il actualise le paradigme cybernétique de Wiener.

La religion n'est jamais bien loin de la science, comme l'avait montré Weber dans *L'esprit du capitalisme*. C'est du côté du jésuite Teilhard de Chardin que les défenseurs du cyberspace trouveront leur père spirituel. Le monde de Teilhard de Chardin repose sur la notion d'environnement qui ne ferait que reproduire l'idée d'une conception systémique de la société fondée sur la logique des réseaux et la fin d'une intériorité subjective propre à l'individualité humaine pour l'étendre à l'ensemble de la matière. Lafontaine fait d'ailleurs référence à Marshall McLuhan qui, dans la formulation de son village global, fera sienne la notion de noosphère (l'esprit de la terre comme unité organique pensante, sorte de cerveau planétaire) de Teilhard de Chardin tout comme le philosophe Pierre Lévy qui voue un culte sans borne à la communauté des esprits du cyberspace dans laquelle il voit une société juste et pacifiée. Il convient encore de mentionner la religiosité Nouvel Âge où la vision du cyberspace de Pierre Lévy coïncide parfois avec celle de Raël, où le yin et le yang se confondent avec le langage binaire de l'ordinateur, et fait de la pratique bouddhiste non plus un retrait du monde par la méditation pour conjurer l'ego, mais une fuite continue du monde dans le cadre de laquelle « l'hu-

main est entièrement compris d'après une logique d'adaptation évolutive ». Tel un empire, la cybernétique se reproduit enfin à même le développement des sciences biologiques pour construire des « *corps nouveaux* » et « *une vie nouvelle* », comme le défendent Michael Hardt et Antonio Negri dans *Empire* (2000). De nouveaux êtres humains formeraient désormais la multitude ayant pour matrice la biotechnologie qui permet de concevoir le corps comme une simple mécanique.

Que faire...

Ce parcours de Lafontaine ne conduit pas à une fatalité où l'acteur serait totalement dominé par le triomphe de la raison technique. Comme elle le faisait remarquer dans un cadre où elle cherchait à répondre aux critiques de sa démarche, elle se propose de « *repenser l'humanisme sur la base d'un dualisme vivant/non-vivant [...] pour sortir du dualisme cartésien corps/esprit qui traverse toute la modernité et qui, en un sens, aboutit à la logique cybernétique* » (*Argument*, vol. 7, n° 2, 2005). Cette position me semble juste, considérant que l'un des enjeux majeurs de nos sociétés est celui de l'instrumentalisation du corps humain. Rien ne nous empêche toutefois de renouer avec le dualisme corps/esprit qui ne se réduit pas qu'à la pensée cartésienne et qui bascule aujourd'hui dans la pensée mécanique. Mais cela suffit-il pour repenser avec la modernité une nouvelle synthèse de l'humanité? Comment renouer avec les rapports sociaux tout en dépassant les analyses culturalistes?

L'intériorité ne peut se passer du politique quand le vent qui souffle est alimenté par l'empire de la transparence. Le prolongement du travail de Lafontaine permet de faire le lien avec un exemple bien de chez nous, celui de la loi 82 instituant la NGP (Nouvelle gestion publique) de l'État québécois qui évacue tout jugement politique au nom d'un jugement technique, c'est-à-dire efficacité, efficience et économie. Je partage l'inquiétude de Florence Piron (*Anthropologie et sociétés*, vol. 27, n° 3, 2003) qui voit dans la NGP une « *cyberadministration* » où la figure du citoyen-client est « *devenue non seulement possible et pensable, mais surtout désirable et politiquement bonne aux yeux du pouvoir, qu'il soit de droite ou de gauche* ». Le paradigme cybernétique conduirait ainsi à une gouvernance managériale qui neutralise toute capacité d'action politique par l'effacement des frontières entre l'État et le citoyen. La tâche qui nous attend n'est pas simple. Elle demande de reconnaître le maintien des marges, dont celles de l'action collective, afin « *de penser ce que nous faisons* » comme nous y exhorte Hannah Arendt pour éviter de basculer pour de bon dans l'impensable. Comme le démontre efficacement Céline Lafontaine, nos affinités avec la pensée cybernétique traduisent les signes d'un lendemain incertain et l'urgence d'une redéfinition de l'humanisme qui tienne à distance l'instrumentalisation du monde et de la vie.

Raymond Beaudry